

NE PLEURE PLUS.

A MA SŒUR SUR LA MORT D'UNE PETITE FILLE.
Qui es in caelis.

Sois confiante en Dieu, car la vie est amère ;
 Dieu condamnant aux pleurs ta jeune âme de mère,
 N'a pas voulu punir ;
 Il est élement et doux à celui qui l'implore,
 Et, s'il n'a pas permis à la rose d'éclorre,
 C'est qu'il sait l'avenir.

Sous un soleil brûlant qui dessèche et qui fane,
 Peut-être le destin, de son baiser profane,
 La menaçait de loin ;
 Mais Dieu, de son front pur écartant l'annathème,
 Pour qu'elle devint belle, a prétendu lui-même
 Et seul en prendra soin.

Pourquoi donc t'affliger et pleurer son absence ?
 Au ciel, où va murir son parfum d'innocence,
 Tu la retrouveras ;
 La mort, d'une autre vie est-elle pas l'aurore ?
 NE PLEURE PLUS : un jour tu la verras encore
 T'ouvrir ses petits bras.

Déposillant par la mort l'enveloppe de fange,
 L'enfant aux divins chœurs s'est mêlée, et jeuno
 [ange,

N'ayant plus rien d'impur,
 Une éternelle paix de bonheur l'environne,
 Et Dieu lui fit là-haut une belle couronne ;
 Et deux ailes d'azur.

Elle est heureuse au moins (et je lui porte envie !)
 De s'envoler ainsi, d'échapper à la vie,
 Où le malheur est roi :
 Et que dans ton chagrin ce penser te récréé,
 Car il est dans les cieux auprès du Dieu qui crée,
 L'ange venu de toi.

Près du trône éblouissant, d'où la majesté sainte
 D'amour et d'harmonie emplit la vaste enceinte,
 Mains jointes, à genoux,
 Et tournant quelquefois son regard en arrière,
 Cet ange, en murmurant sa fervente prière,
 A souvenir de nous ;

De nous, de toi surtout, et c'est pour toi qu'il prie,
 Puis, il se dit tout bas, en cette autre patrie
 Où Dieu l'a transporté,
 Qu'après avoir souffert sur terre avec courage,
 Sa mère doit un jour être admise au partage
 De sa félicité.

Et quand de cette vie, hélas ! si tourmentée,
 Ta pauvre âme, victime au sort fatal jetée,
 Aura bu tout le fiel,
 Quand la mort dans ses bras te prendra faible et
 [lasse,
 L'ange-enfant descendra, pour te montrer la place
 Qui t'est gardée au ciel !

LÉON BUQUET.

—00000000—

DE LA THEOLOGIE. (à continuer du No .6)

Devant bientôt se convaincre que les malheurs du monde attestent l'absence ou le mépris de la vérité révélée, comme son culte fidèle assure la *paix aux nations de bonne volonté*, comment aura-t-il le droit d'arriver à cette importante et démonstrative conclusion, s'il n'a jamais assisté spectateur attentif, aux origines des peuples, à leurs révolutions, à leurs successions continues ; s'il n'a enregistré leurs erreurs, leurs vices et quelque fois leurs vertus ? Il faut de toute nécessité posséder l'ensemble de l'énigme, pour en saisir l'explication ; et notre foi, qui n'est elle même qu'un grand *fait*, un fait qui embrasse tous les temps, depuis le premier jour du monde jusqu'au dernier, demande pardessus tout, la science des faits, pour quiconque veut avoir le droit de l'apprécier, soit dans ses motifs, soit dans ses symboles. Autrement qu'arrivera-t-il ? On se trouvera arrêté à chaque pas. Découvrant tous les jours des vues nouvelles et incomplètes, l'œil fatigué devra suspendre son jugement appréciateur, jusqu'à plus ample informé, et au lieu de classer ses découvertes à mesure qu'on a le bonheur de les faire, il faudra dépendre sans cesse de la connaissance tardive de tel autre fait, que nul, excepté nous, ne s'était avisé d'ignorer. La science de l'histoire et de ses diverses phases, est donc absolument nécessaire au théologien, pour rallier ses recherches, autrement la théologie sera pour lui, semblable à ces obscurs labyrintes, qu'on parcourt cent fois, sans les connaître parce que le flambeau dont on s'éclaire, n'en enlève jamais aux ténèbres qu'une partie à la fois.—Versé dans l'histoire de l'humanité, le Théologien doit l'être également dans la Philosophie. Aussi long-temps que la science des vérités, si improprement nommées *naturelles*, demeurera séparée de celle qui renferme les vérités qu'on appelle *surnaturelles*, il devra s'être exercé vigoureusement dans